

1

Croire, savoir

Vocabulaire

Les termes *croire* et *savoir* peuvent être pris dans le même sens et signifient alors « tenir pour vrai ». « Je crois que deux et deux font quatre. » L'acte de tenir pour vrai (en allemand, *Fürwahrhalten*) se nommait naguère *assentiment* (du latin *assentior*). Ou dans la langue de Montaigne, l'ancien mot pour *croissance*, *créance* : « recevoir en sa créance », dit encore Descartes.

Mais il y a plusieurs façons de « tenir pour vrai » ou de croire au sens général du terme, et donc plusieurs espèces du genre *croissance*. Ainsi il nous arrive de croire savoir alors que nous ne savons pas vraiment. Il nous arrive souvent de croire sans savoir, de tenir pour vrai ce qu'en réalité nous ne connaissons pas. Alors le verbe *croire* et le substantif *croissance* ne désignent pas toutes les façons de « tenir pour vrai », mais celles qui ne sont pas de l'ordre du savoir. *Croire* peut donc désigner le genre (tenir pour vrai), et aussi une espèce du genre, la croissance cette fois radicalement distinguée du savoir : c'est aujourd'hui en ce sens qu'on oppose croire et savoir, croissance et science⁷.

Il est courant qu'un terme désigne à la fois le genre et l'espèce et finisse par ne plus désigner que l'espèce. Ainsi *poésie*, en grec, désignait toutes les sortes de

7. Nous ne prendrons pas en compte le sens du verbe *savoir* dans des expressions comme « savoir nager », puisqu'alors la question de la différence entre savoir et croire ne se pose pas. Alors savoir, comme dans *savoir-faire*, désigne une compétence qui n'est pas d'ordre théorique mais pratique.

fabrication, et a fini par ne plus désigner qu'une fabrication spéciale, celle que nous continuons d'appeler *poésie*⁸. Puisqu'aujourd'hui *croire* et *croissance* ne désignent généralement plus que l'espèce et non le genre, nous désignerons le genre par le terme ancien de « créance » dans ce chapitre.

■ Croire et savoir

Croire sans savoir

Distinguer croire et savoir paraît à première vue fort simple. Toutefois il faut bien voir que la question porte non pas sur le contenu de la créance (par exemple, que la terre tourne autour du soleil), mais sur la manière de tenir pour vrai (la modalité de la créance) : le tenir pour vrai seulement parce qu'on l'a entendu dire, c'est croire, mais non savoir. *La vérité d'une croyance n'en fait pas un savoir*. Ainsi la connaissance par ouï-dire n'est pas une connaissance scientifique : l'astronome ne se contente pas de croire ce qu'on lui a dit, il peut montrer ce qui fonde cette proposition, il a donc un véritable savoir. Un homme récitant par cœur des théorèmes de mathématiques supérieures qu'il n'a en aucune façon compris est-il tenu pour mathématicien ?

Les conséquences de cette distinction sont considérables. Pour le comprendre il convient de ne jamais oublier qu'elle est différente de la distinction du vrai et du faux. Tout le monde croit savoir que la terre tourne autour du soleil, mais qui le sait vraiment ? Cette croyance n'est pas fondée sur des raisons. Le savoir au contraire suppose qu'on comprenne les raisons pour lesquelles on est en droit de donner ou non son assentiment à cette vérité. Cette distinction entre deux manières de se rapporter à ce qu'on tient pour vrai est donc essentiellement

8. Cf. Platon *Banquet* 205 b-c sur les sens du mot *poésie* en grec. Nous n'avons pas gardé en français le moindre souvenir du sens premier et général de *fabrication*. Mais Paul Valéry, voulant que nous considérions d'abord l'écriture poétique comme un travail de fabrication, un « faire » (et non une affaire d'inspiration), revient à ce premier sens. Cf. Première leçon de *Poétique* au collège de France, 1937, *Œuvres*, I, p. 1342, Pléiade, 1968 : « [...] qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, l'ère d'autorité dans les arts est depuis assez longtemps révolue, et le mot "Poétique" n'éveille guère plus que l'idée de prescriptions gênantes et surannées. J'ai donc cru pouvoir le reprendre dans un sens qui regarde à l'étymologie, sans oser cependant le prononcer *Poïétique*, dont la physiologie se sert quand elle parle de fonctions hématopoïétiques ou galactopoïétiques. Mais c'est enfin la notion toute simple de faire que je voulais exprimer. Le faire, le *poiein*, dont je veux m'occuper, est celui qui s'achève en quelque œuvre et que je viendrai à restreindre bientôt à ce genre d'œuvres qu'on est convenu d'appeler œuvres de l'esprit. Ce sont celles que l'esprit veut se faire pour son propre usage, en employant à cette fin tous les moyens physiques qui lui peuvent servir. » Cf. repère *Genre, espèce, individu*.

critique : elle nous force à nous interroger sur la nature de nos propres pensées et surtout de nos modes de pensée. Il nous faut dès lors distinguer en nous-mêmes ce qui est seulement croyance et ce qui mérite le titre de savoir (ou de science, nous prenons ici ces deux termes dans le même sens). Prendre conscience que croire n'est pas savoir change la vie d'un homme.

Mathématique, histoire, connaissance des faits

Puisque nous savons toujours de quelles propositions les vérités mathématiques découlent, elles sont un exemple de savoir, et peut-être le seul dont nous disposions d'abord. Mais la connaissance d'un fait est un savoir, si ce fait a été établi, c'est-à-dire s'inscrit dans notre expérience de telle façon que tout homme puisse le contrôler. Notre expérience (par exemple je vois qu'aujourd'hui il pleut) n'est pas du même ordre que la connaissance mathématique, purement rationnelle, mais c'est bien un savoir sur lequel nous pouvons nous accorder.

L'histoire est une science conjecturale en ce qu'elle doit se prononcer sur des faits passés, donc disparus, dont aucune expérience n'est possible. Elle les retrouve à partir d'indices. L'établissement de ces faits est une enquête (*historia*, en grec, veut dire *enquête*) : il ne s'agit donc pas de croire, mais au contraire de faire la critique des croyances, celles des prêtres et des politiques. La cité en effet est nourrie des récits de sa fondation et glorifie ses ancêtres par la bouche de poètes : ainsi l'histoire est née en même temps que la philosophie, au V^e siècle avant J.-C., et commence par la critique des mythes nationaux. Elle est d'une manière générale une critique des témoignages. Ce travail de critique repose sur des principes rationnels : compatibilité des faits, respect de la chronologie (un homme ne peut avoir agi après sa mort, etc.). Ainsi, même lorsqu'il porte sur les faits, le savoir repose sur une activité rationnelle et ne relève pas de l'impression. C'est pourquoi ce que nous savons par le témoignage d'autrui, s'il n'a pas été cru sans examen, appartient au même genre de savoir que ce que nous savons par expérience personnelle. Un géographe qui n'aurait jamais voyagé se méprendrait sur le sens de son savoir ; toutefois il ne peut avoir parcouru la totalité du monde et ce qu'il a appris dans les livres sur le témoignage de ses collègues est également un savoir.

L'illusion de savoir

Croire par le témoignage d'autrui une vérité de mathématiques peut avoir une utilité pratique (appliquer une équation), mais ne constitue en aucun cas un savoir mathématique. Et si savoir par oui-dire que la terre tourne, tout en sachant qu'on n'a là qu'une connaissance par oui-dire, comme c'est le cas pour la plupart

des choses que nous disons savoir, n'est pas une faute ; croire qu'on possède ainsi un savoir et qu'on est plus savant que les hommes du Moyen Âge est au contraire une forme de stupidité : c'est croire savoir alors qu'en réalité on ne sait pas. Si donc il est vrai que le plus grand nombre répète sans les comprendre des résultats qui n'ont pas de sens quand ils sont coupés des démarches qui permettent de les obtenir, il faut avouer que le progrès des sciences n'a pas libéré les hommes. Ainsi il nous arrive souvent de nous croire savants alors que notre créance n'est au fond guère différente de notre croyance au père Noël lorsque nous étions enfants. Il y a une façon de croire aux atomes, à la sélection naturelle ou au big-bang qui est plus stupide que la croyance en la vérité du texte biblique, lorsque celle-ci se donne non pas certes comme savoir mais comme foi ou poésie. Nous distinguerons plus loin foi et superstition ou préjugé.

Préjuger

Tout savoir est conquis sur des croyances présentes en nous du seul fait que « nous avons tous été enfants avant que d'être hommes⁹ » : il est impossible en effet que nous ayons eu dès notre naissance l'usage entier de notre raison ; il nous a fallu admettre mille choses avant d'être capables d'en juger : tout homme commence par préjuger, c'est-à-dire par donner son assentiment avant de peser et d'examiner. Un préjugé n'est pas nécessairement une idée fautive, c'est une pensée que nous avons laissée s'installer en nous sans l'avoir nous-mêmes réellement pensée, formée : une idée toute faite, c'est-à-dire une idée que personne n'a faite, disait Valéry. Et croire sans savoir une vérité dite scientifique, c'est préjuger. Un esprit accoutumé à disposer de vérités qui ne sont en lui que des préjugés est plus difficile à libérer que s'il était dans l'erreur. Car il n'a pas à découvrir que telle proposition est fautive pour la remplacer par une autre, vraie cette fois, il a à changer radicalement de manière de penser, c'est-à-dire d'être.

À plus forte raison croire un philosophe n'a pas de sens

Avant de considérer l'idée du bien, au début de sa propre réflexion sur l'éthique¹⁰, et de mettre en question l'affirmation platonicienne des idées, Aristote, élève de Platon, note « qu'une telle recherche [est] rendue difficile du fait que ce sont des amis qui ont introduit la doctrine des Idées. Mais, poursuit-il, on admettra peut-être qu'il est préférable – et c'est aussi pour nous une obligation, si nous voulons du moins sauvegarder la vérité – de sacrifier même nos sentiments personnels,

9. Descartes, *Discours de la méthode*, II, cité note 320 ; cf. *Principes de la philosophie*, I, §47. Cf. note 281.

10. *Éthique à Nicomaque* I, 4, traduction Tricot, Vrin, 1972 – cf. Malebranche, *La Recherche de la vérité*, livre quatrième, chapitre XIII.

surtout quand on est philosophe : vérité et amitié nous sont chères l'une et l'autre, mais c'est pour nous un devoir sacré d'accorder la préférence à la vérité. » Ce que résume ce célèbre adage latin : *amicus Platonis, sed magis amicus veritatis* : je suis ami de Platon mais plus encore ami de la vérité. Cette attitude est éminemment platonicienne, socratique : dans le *Criton*, Platon nous montre Socrate préférant suivre son jugement plutôt que de faire plaisir à ses amis qui veulent qu'il s'enfuit de sa prison. Penser selon ses amitiés ou son appartenance n'est pas penser. Et rien n'est plus difficile que de ne pas penser selon ses amitiés et son appartenance.

L'argument d'autorité ***L'autorité du maître*** ***La confiance***

Les philosophes scolastiques usaient de ce qu'ils appelaient l'argument d'autorité. *D'une part* s'il s'agit, parce qu'*Aristote l'a dit*, de croire sans examiner, on voit bien qu'un tel argument n'a pas de sens : *Aristoteles dixit* est devenu l'adage d'une pensée servile qui s'enferme dans une doctrine toute faite et renonce à la critique. Or n'y a-t-il pas aujourd'hui une façon de dire d'une affirmation : « c'est scientifique », qui est du même ordre ? La science officielle en impose et souvent on renonce au jugement pour admettre ce que pourtant on ne comprend pas du tout (c'est aussi l'occasion de méprises graves sur le sens des découvertes). Mais *d'autre part*, et c'est ce que voulaient dire les scolastiques, lorsqu'on a reconnu qu'un auteur a écrit une œuvre de qualité ou lorsqu'on sait que des siècles de lecteurs l'ont jugée telle, il « fait autorité », comme on le dit encore aujourd'hui d'un savant reconnu pour ses découvertes dans un domaine donné : les thèses exposées dans son œuvre méritent un examen que nous ne nous trouvons pas obligés de faire pour n'importe quelle opinion ; nous pouvons présumer que les étudier nous instruira. Ainsi nous savons aujourd'hui encore qu'Aristote est un « grand » philosophe. Nous n'allons pas croire aveuglément ce que nous trouvons dans son œuvre, mais au lieu de nous arrêter à la première objection, qui vient presque à coup sûr de notre incompréhension et de notre ignorance, nous le suivons pour tâcher de comprendre ce qu'il voulait dire. Cette *confiance* qui précède ici le *savoir* ne contredit pas la nécessité d'une lecture critique, c'est-à-dire la primauté du jugement sur la croyance ; comme la confiance de l'enfant en son maître, elle est même nécessaire pour qui veut apprendre sans rester enfermé dans ses préjugés. Ou bien apprendre serait toujours improviser sans jamais pouvoir tenir compte de ce qui a été fait avant nous. Il n'y a plus d'école si l'autorité intellectuelle du maître n'est pas reconnue, si une forme de croyance ne précède pas le savoir : cette confiance n'est pas un préjugé. On appelle au contraire « maître à penser » un homme auquel on fait une confiance aveugle au point de renoncer à penser par

soi-même ; et certains livres, à différents moments de l'histoire humaine, ont fait fonction de « maîtres à penser », expression contradictoire puisque de tels maîtres sont faits pour nous dispenser de penser. En ce sens la pensée n'a pas de maître. Mais le maître d'école n'exerce pas une maîtrise de cette nature. Son *magistère* n'est pas un despotisme. *Maître* en effet est un mot français qui correspond à deux mots latins, *magister* et *dominus*, le maître qui instruit et le maître qui domine. Il faut se révolter contre toute forme de domination, mais confondre instruction et domination, qu'on soit élève ou maître, revient à empêcher toute instruction, même élémentaire. Cette confusion, qui fait la ruine de l'école, pervertit du même coup le rapport de l'homme à son passé et fait de lui un déraciné¹¹ capable au mieux de retrouver avec peine ce qu'il aurait pu apprendre des siècles passés, et généralement victime à son insu des charlatans qui l'entourent.

Droits et devoirs ne sont pas une affaire de croyance

« À vrai dire il est possible de croire sur un témoignage à des vérités rationnelles mathématiques en partie parce qu'ici l'erreur est difficilement possible, en partie parce qu'elle peut également être détectée sans peine ; mais assurément il n'est pas possible de les savoir de cette façon. Quant aux vérités rationnelles d'ordre philosophique, elles ne sauraient en aucune façon être objets de croyance ; elles ne peuvent être qu'objets de savoir ; car le philosophe ne tolère en elle aucune simple persuasion¹². »

Ce que nous venons de dire est résumé dans ces quelques lignes. Poursuivons :

« Et en ce qui concerne en particulier les objets de la connaissance rationnelle pratique en morale – droits et devoirs – ils peuvent tous aussi peu donner lieu à une simple croyance. On doit être *tout à fait certain* si une chose est légitime ou non, conforme ou non au devoir, permise ou interdite. On ne peut *rien hasarder* dans l'incertitude en matière de morale, rien décider qui *risque de contrevenir à la loi*. Ainsi par exemple il ne suffit pas que le juge croie simplement que celui qui est accusé d'un crime l'a réellement commis. Il doit le savoir (*juridiquement*), ou alors il agit sans conscience¹³. »

Il suffit en effet de réfléchir sur l'institution judiciaire pour comprendre que nos décisions les plus importantes ne relèvent pas de simples croyances. Juger

11. Cf. Simone Weil, *L'Enracinement*, *passim*. Idées, nrf, 1949. Il ne s'agit pas de l'enracinement dans un terroir particulier mais d'un rapport au passé qui englobe l'histoire universelle.

12. Kant, *Logique*, Vrin, 1970, p. 77 *sq.*, trad. Guillermit. Il s'agit d'un cours publié avec l'accord de Kant. Cf. repère *Persuader, convaincre*.

13. P. 78, *Gewissenlos = ohne Treu und Glauben*, sans foi, note de Guillermit. *Ibid.*

un homme coupable et le condamner repose sur une prétention qui dépasse toute simple croyance. Ou bien l'institution judiciaire n'a aucun sens, ou bien il faut que nous sachions établir une culpabilité et que nous ayons des raisons de punir qui ne soient pas seulement des croyances. Ce qui est plus remarquable encore si nous nous plaçons non pas au point de vue juridique, mais au point de vue moral, lorsqu'il s'agit de nous juger nous-mêmes. Lorsque l'Inquisition faisait brûler des hommes parce que leur croyance religieuse n'était pas conforme à celle de l'Église catholique, elle faisait prévaloir sur le devoir certain et absolu qu'on n'a pas à assassiner un homme pour ses croyances, des croyances fondées sur une tradition qui, transmise par les hommes, est donc toujours susceptible d'erreur. Ainsi nous revenons à la nécessité de distinguer croire et savoir comme deux manières de croire radicalement distinctes : toute la difficulté est pour chacun, examinant en soi-même toutes ses pensées, de bien distinguer ce qu'il sait et ce qui n'est que croyance. Cet exemple de Kant permet de distinguer la simple croyance et la véritable foi : car il résulte de cette analyse que l'inquisiteur en réalité n'a pas de véritable foi mais n'est qu'un superstitieux¹⁴.

Un devoir qui relèverait seulement de la croyance et non d'un savoir objectif n'est pas un vrai devoir, c'est-à-dire ne comporte aucune obligation absolue. Ce point est développé dans le repère obligation et contrainte.

Il nous faut donc ici répondre à l'objection selon laquelle il n'y a pas de savoir en dehors des sciences positives, et plus précisément, des sciences mathématiques et expérimentales.

Dom Juan

Dom Juan est le contraire de Sganarelle, qui figure la plus stupide superstition, qui a peur de tout et dont le ridicule est le ressort comique de la pièce de Molière. Il est tout à fait extraordinaire que le personnage qui donne son nom à une comédie ne soit pas le personnage comique. Dom Juan n'a pas de certitude en dehors de l'arithmétique : à Sganarelle qui lui demande ce qu'il croit, il répond¹⁵ : « Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit. » Avec l'essor de la science moderne, l'Église perd son autorité. Le jugement conquiert son autonomie. Molière est proche des courants matérialistes et cartésiens qui animent ce grand mouvement de liberté. Libertin, c'est-à-dire d'abord libre penseur : son personnage de Dom Juan ne croit rien en dehors des sciences

14. Cf. la reprise de cet exemple dans le repère *Persuader, convaincre*, p. 43.

15. Acte 3, scène première. On attribue ces propos à Maurice de Nassau agonisant. Nous ne proposons pas ici une interprétation générale de cette pièce, mais seulement une réflexion sur ce qui est au moins un de ses aspects.

mathématiques. Cette incrédulité contraste avec la crédulité du pauvre Sganarelle, et elle exprime une véritable liberté. Mais peut-on prétendre jusqu'au bout qu'on ne sait pas qu'il y a des devoirs ? Dom Juan ne fait rien pour respecter ses semblables. Il se joue des femmes comme de purs objets et se sert pour les séduire de mensonges – ainsi il promet le mariage. Réduire toute certitude à l'arithmétique, c'est nier que nos devoirs soient l'objet d'un savoir et il est alors manifeste que c'est une manière de justifier une façon de vivre qu'on sait condamnable. Molière montrant peu à peu comment Dom Juan devient un hypocrite, un véritable Tartuffe, ne nous signifie-t-il pas que prétendre n'avoir d'autre savoir que l'arithmétique est un mensonge ? Que limiter le savoir aux sciences positives relève en fin de compte de la mauvaise foi ?

Chacun peut en trouver une preuve en lui-même pourvu qu'il réfléchisse par exemple sur les raisons qui font qu'on interdit l'expérimentation sur l'homme dans le cadre de la recherche scientifique : est-ce faire prévaloir une simple croyance sur la recherche de la vérité ? Est-ce entraver la science au nom d'un préjugé ? Certes, cela arrive souvent aux hommes et le progrès des sciences est souvent arrêté par des superstitions ; par exemple il était autrefois interdit pour des raisons religieuses de disséquer les cadavres. Mais le refus de traiter un homme en matériel de laboratoire n'est-il qu'une croyance superstitieuse ? Nous savons que c'est un crime. Ainsi la déontologie médicale, telle qu'elle est formulée au moins depuis Hippocrate, n'est pas l'expression d'une simple croyance : chacun sait qu'il a à prendre soin de son prochain.

On remarquera que si l'analyse nous a permis de comprendre que le devoir relève du savoir, la philosophie ne nous dit pas quels sont nos devoirs : elle nous abandonne à notre responsabilité d'homme et nul ne peut trouver ailleurs qu'en lui-même la volonté de faire ce qu'il sait devoir faire. La réflexion ici ne nous apprend pas ce que nous devons faire (qui ignore qu'un médecin a pour premier devoir de soigner les malades ?), mais elle nous force seulement à réfléchir sur la nature du devoir ou d'une obligation, pour voir qu'en effet il n'y a pas de devoir si le devoir n'est pas l'objet d'un savoir mais seulement d'une croyance et que la morale n'est rien si elle n'est qu'un préjugé. Un tel savoir est certes autre chose qu'une connaissance scientifique et par conséquent nous avons à nous interroger encore sur sa nature : cette analyse n'est qu'un commencement que chacun pourra poursuivre par l'étude de la philosophie pratique.